

À LA MAISON, LE DIMANCHE, l'enfant que j'étais s'habillait d'ennui. À la longue, je m'étais taillé dans cette étoffe un costume dont je connaissais les moindres coutures, et que, la mort dans l'âme, je retrouvais chaque semaine à sa place dans la penderie de ma solitude. Ainsi accoutré, je défilais bruyamment dans toute la maison, au grand désespoir de mes parents pour qui l'ennui était une condition *sine qua non* du repos. Ce jour-là, pourtant, j'avais dû me rendre plus insupportable que d'habitude, car on m'emmena au Jardin d'Acclimatation. Je ne me doutais pas que cette promenade allait durablement marquer ma vie. Je ne parle pas du jardin, qui ne fut jamais pour moi qu'un parc d'attractions auquel il manquait les montagnes russes et la grande roue. Non, la véritable sensation forte de la journée me fut prodiguée après la visite, au bois de Boulogne, où mes parents se proposèrent d'aller cueillir les derniers rayons de soleil. Tandis qu'ils se prélassaient sur l'île aux Cèdres, j'allai fureter vers la lisière du bois. Comme tout enfant qui se respecte, j'aimais grimper aux arbres. Je jetai mon dévolu sur un grand platane. Parvenu à sa cime, je m'aperçus que son tronc était creux, et que l'on pouvait s'y glisser par un trou situé à la base des premières branches. Que voulez-vous? J'y descendis. Au fond, mes pieds rencontrèrent quelque chose d'instable qui craquait sous mes semelles. Intrigué, je passai dix bonnes minutes à tenter de ramener à l'air libre ce qui gisait là. Il me fallut toute l'ingéniosité de mon âge pour y parvenir: je saisis l'objet entre mes deux pieds et, par une contorsion dont je serais bien incapable aujourd'hui, j'extirpai le trésor. À première vue, il s'agissait bien d'un trésor: c'était une sorte de grimoire, si vieux qu'il semblait être relié d'écorce. Imaginez l'émoi qu'une telle découverte peut faire naître chez un enfant accoutumé à l'ennui dominical... En quelques tours, mon imagination emplit se livre de mille formules magiques, mille cartes qui me conduiraient vers la huitième merveille du monde. Sans prendre la peine de descendre de mon perchoir, je l'ouvris. J'y découvris le journal intime d'une petite fille. Un peu déçu, je regagnai la terre ferme. Je devais me contenter d'un cahier dépeignant les états d'âme d'une certaine Chouchou Debussy. À cet âge, la gent des fillettes n'inspirait pas chez moi la moindre curiosité, et le nom « Debussy » m'était inconnu. Le journal fut relégué au fond d'une armoire après une lecture laborieuse et sommaire.

Les années passèrent. Au collège, entre deux séances de pipeau, un professeur de musique nous fit écouter *La Mer* (je parle, bien sûr, de celle de Claude Debussy). Mon sang ne fit qu'un tour et, en rentrant chez-moi, j'exhumai le journal de Chouchou. Ces mots, dont le gamin de sept ans n'avait su que faire,

le garçon de douze ans leur trouva une place sur son tableau noir intérieur. Il y déchiffra la mystérieuse arithmétique d'une jeune fille, tout surpris d'y reconnaître ses propres nombres.

Vingt ans plus tard, nouvelle lecture, teintée cette fois d'une mélancolie toute trentenaire. Un indigne mouvement de l'âme me conduisit devant le tombeau de Chouchou, au cimetière de Passy. Je constatai qu'il n'avait pas été jugé utile de graver son prénom sur la pierre (celui de sa mère non plus, d'ailleurs). On y lisait seulement celui de son illustre père: Claude Debussy. À compter de ce jour, le journal fut le fleuron de mes livres de chevet. Je le relisais de temps à autre, entre deux romans, et peu à peu Chouchou tint une place particulière dans mon paysage.

Parvenu au terme de ma vie, après une énième lecture (sûrement la dernière), je me dis qu'au bout du compte, une petite fille peut bien être la huitième merveille du monde. Ce journal, le voici.

25 MARS 1918

Aujourd'hui, papa est mort. Au salon, on parle de la mort du «grand Claude Debussy», mais qui se soucie de la mort du papa de Chouchou? Il faut croire que la mort d'un «grand compositeur» est plus importante que celle d'un «petit papa» (je l'appelais parfois ainsi).

J'ai refoulé toutes mes larmes. Si j'en sens une poindre, je renifle un grand coup et elle coule à l'intérieur. Quand ça déborde, je pose mes deux pouces aux coins des yeux et j'appuie très fort. Ça passe. Il ne faut pas déranger le chagrin de maman.

En fin d'après-midi, on m'a dit: «Va Chouchou, va embrasser ton père.» J'ai pensé: «C'est fini.» Je suis entrée dans la chambre, papa dormait. Il devait mal rêver, car il respirait courtement. J'ai voulu baiser sa joue barbue. Je n'ai pas osé m'appuyer au lit de peur qu'il ne grince et que cela ne réveille papa. Alors je suis restée debout, sans penser à rien. Notre ami Roger-Ducasse est entré. Il poussait de gros soupirs qui faisaient vaciller la lumière. Je me suis enfuie.

Toute la soirée, je suis restée dans mon coin pour me faire oublier. Chaque fois que mes jeux me ramenaient à l'air libre, une main se posait sur ma tête, et me replongeait dans ma tristesse. Personne ne faisait plus attention aux Allemands et à leurs bombes. Cette peur-là semblait tout à coup bien dérisoire. On n'avait pas encore fermé les volets, sans doute parce qu'on avait déjà assez d'obscurité comme ça. Les bougies n'osaient même plus éclairer le fond des choses. Vers dix heures, petit papa s'est endormi pour de vrai. Maman a posé sa bouche mouillée sur ma pommette, en murmurant des mots que je n'ai pas compris. J'ai vite essuyé, car je ne voulais pas qu'on prenne ses larmes pour les miennes. Je suis restée dans mon coin, assise par terre, là où Xantho avait l'habitude de mâchouiller son os. Des flaques d'ombre coulaient autour de moi en changeant de taille. Celle de maman semblait plus grande que les autres. Personne n'osait regarder le piano, qui tâchait aussi de se faire oublier. Je m'étais mise au plus loin de lui pour qu'il ne me tente pas. Jouer du piano quand il y a un papa mort dans la maison, il paraît que cela ne se fait pas. Je n'en pouvais plus de silence.

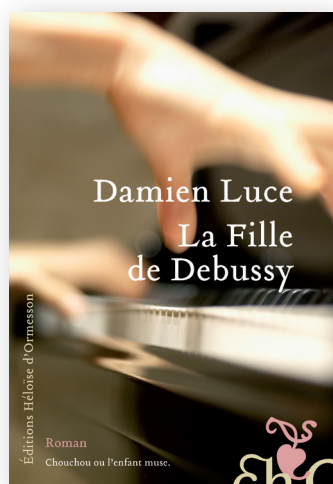
Papa, qui détestait faire sa toilette, a dû sourire dans sa barbe lorsqu'un monsieur est venu la faire à sa place. Ces derniers mois, le matin, je voyais papa tout pensif dans son fauteuil, et je le pressais de questions. Il répondait toujours: «J'attends le tremblement de terre qui me dispensera de faire ma toilette.» Le voilà exaucé, car ce soir les Allemands font bel et bien trembler la terre. Le monsieur est arrivé vers onze heures. Il parlait à maman comme à un château de cartes, très doucement, pour qu'elle ne s'effondre pas. Sa manière insistante de l'appeler «Madame Debussy» m'agaçait. Il donnait l'impression de porter un masque de cire tant son visage restait figé. Il y avait accroché un petit sourire désolé et deux yeux d'épagneul. Maman l'a enfermé chez papa. Il y est resté une heure. On entendait de gros bruits, comme s'il déplaçait les meubles. Peut-être que papa ne se laissait pas faire, cela aurait été bien digne de lui. Enfin, le monsieur est sorti, les cheveux en désordre. (Papa avait dû se débattre comme un diable.) Il a dit à maman qu'il avait coincé un livre sous le menton de papa, pour lui fermer la bouche, le temps «qu'il se raidisse». Ce n'était pas une chose à dire devant moi, mais maman était trop bouleversée pour s'en apercevoir. Elle m'a dit d'embrasser «mon père», et d'aller me coucher. Pour la deuxième fois, j'ai eu

peur de faire grincer le lit, même si papa ne risquait plus de se réveiller. Les draps avaient été bordés de si près! Je ne voulais pas froisser tout cela. Papa ressemblait à un gros bébé emmaillotté. Je n'avais jamais vu sa barbe si bien peignée, cette barbe qui avait dû encore pousser de quelques fractions de millimètres à son insu. Il paraît que notre corps continue ses petites besognes quelques minutes après la mort, un peu comme moi lorsque maman m'ordonne d'aller au lit, et que je fais un dernier dessin. Et ce livre qui m'intimidait... Il ne fallait pas le faire tomber. C'était une Bible. Je crois bien que j'ai souri en pensant qu'un tel livre, que papa n'ouvrait jamais, lui fermait la bouche pour toujours. J'ai mis un doigt sur mes lèvres puis je l'ai posé sur son front. C'était froid et dur comme une rampe d'escalier. Ce que je touchais là n'était plus papa. J'ai quitté cette chambre vide et suis montée dans la mienne. En passant devant son bureau, je n'ai pas pu résister. Je suis allée au piano, et j'ai lancé ma main au hasard sur le clavier. Il en est sorti un gros paquet de notes ébouriffées. J'ai couru avant qu'on ne me gronde mais personne n'a rien remarqué. La mort doit rendre sourd. J'ai claqué la porte de ma chambre. Je me suis surprise à attendre les cris de papa. Chaque fois que je claquais ma porte, il hurlait: «Chouchou, ne prends pas ta porte pour une grosse caisse! Tu vas réveiller tous les morts de la Capitale!» Mais rien. D'ailleurs, en ce moment, les morts de la Capitale sont trop occupés avec les grosses caisses des Allemands.

J'ai profité de la solitude pour vider ma provision de larmes. Il y en avait moins que pour Xantho. Ça m'a fait honte. J'aurais voulu pleurer davantage mon père que mon chien. La douleur ne doit pas se mesurer avec les larmes. Finalement, cette eau-là n'est pas très propre. Elle lave indifféremment toutes les blessures: la mort d'un papa, une chute de bicyclette, une rage de dents... Les larmes ne sont pas si précieuses qu'on le dit, puisqu'elles viennent en toute circonstance. C'est une sorte de couteau suisse de nos peines.

Dans ma chambre, papa était encore dans chaque chose. En écrivant, je vois son ombre sur le papier, comme lorsqu'il se penchait sur mes fautes d'orthographe, lui qui en faisait au moins autant que moi.

Je n'ai jamais réussi à tenir un journal. Si j'en crois la date inscrite sur la première page de ce cahier, j'avais sept ans à ma première tentative. En dessous, il y a seulement: «Xantho, tu est le plus bau des chien.» Deux ans plus tard, je reprenais avec: «Maman est en colère. Elle m'a privée de jardin.» Puis plus rien jusqu'à mes onze ans: «Papa est malade.» C'est bien maigre, comparé au journal de ma sœur Dolly. (Dolly n'est ma sœur qu'à demi. Nous avons fait père à part.) Mais je finissais toujours par me dire que, si l'on passait une moitié de sa vie à vivre et l'autre à écrire sur ce que l'on vit, on ne vivait qu'à moitié. Alors pourquoi reprendre aujourd'hui? Je ne sais pas. Peut-être qu'avec l'absence de papa, une moitié de vie me semble déjà bien suffisante à porter.



Damien Luce, *La Fille de Debussy*  
Roman

160 pages | 16 € | ISBN 978-2-35087-250-6

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2014 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)